



RAFAELA DA FONSECA

MES NUITS
AVEC EMMA B.

Les ^{éditions} Presses Littéraires

MES NUITS AVEC EMMA B.

Illustration de couverture :
© Kari Rantanen | Dreamstime.com

© Rafaela Da Fonseca - Éditions Les Presses Littéraires, 2022
ISBN : 979-10-310-1280-3

RAFAELA DA FONSECA

MES NUITS AVEC EMMA B.

Les ^{éditions} Presses Littéraires

*À ma grand-mère, la vraie Leonor
Au lecteur qui tentera ce voyage*

– Vous venez en voyage ?

– Non, Monsieur. Je m'y suis retrouvé.

Les Mystères de Lisbonne, Camilo Castelo Branco

Prologue 1

17 Mars 2020 : an 0.

J'entends déjà les grincheux, « l'an 0, ça n'existe pas ». Certes. Mais cette situation-là, digne de toutes les intrigues de nouvelle fantastique, était-elle censée passer de la fiction à la réalité ?

17 mars 2020, an 0 donc, ni le jour d'avant, ni le jour d'après, juste celui du « pendant ». Le Corona, c'est maintenant.

L'instant t, le jour J, et tous les clichés tutti quanti. D'autres diraient « le début de la fin ». On ne le savait pas encore, mais ce n'était que le début du début. Il y avait un petit côté clin d'œil à l'Antiquité : chez les Romains, l'année a longtemps commencé en mars, l'arrivée du printemps, Déméter qui retrouve sa fille Perséphone, le renouveau de la nature. Bizarrement, d'une certaine façon, elle reprenait vraiment ses droits : on entendait de nouveau les oiseaux chanter et on pouvait enfin voir ses pieds dans les eaux de Venise.

Il aura donc suffi d'une « couronne » latine pour que le monde vive à l'heure baudelairienne, confiné dans l'un de ses alexandrins : « Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle » ...

Avouons-le (et ce ne sont pas tous ces promeneurs de berges parisiennes, ce fameux dimanche 15 mars 2020, qui me contrediront), au début, soleil oblige après des semaines de pluie, tout le monde avait un peu pris ça comme des vacances. Mais c'était

avant, avant de se rendre compte que l'on était prisonnier de ses propres murs et que le « laisser-faire – laisser-passer », ce serait pour « après », un jour... Inshallah.

J'ai vite l'impression de me retrouver dans la série la plus flip-pante de mon enfance, un samedi après-midi des années 80 sur TF1, un Bernard Montiel qui a été jeune, bienvenue dans *La Quatrième Dimension*. Je me souviens plus particulièrement de cet épisode où l'on se rendait compte, à la toute fin, que les humains vivaient en réalité dans une maison de poupée grandeur nature, manipulés par l'arrière-petite fille d'un Titan. C'était un peu l'impression du moment. Donald Trump voulait mettre l'État de New-York sous cloche, mais il ne se rendait pas compte qu'il n'était qu'un participant de cette magnifique mise en abyme. La méga cloche à fromage recouvrait déjà toute la planète.

Prologue 2

J+14 : deux semaines de confinement passées à se faire encore plus flipper grâce aux chaînes d'info en continu. J'ai décidé de me limiter au bilan journalier de ce cher Jérôme Salomon, l'annonceur des nouvelles de 19 h 15. Il devrait se méfier, c'est toujours le messenger qu'on tue, c'est peut-être pour ça qu'il essaie toujours de glisser une « bonne » nouvelle dans tout ce désastre : « autant de personnes sont sorties de l'hôpital », et pas allongées les deux pieds en avant... Heureusement qu'ils n'avaient pas la télé au temps de la grippe espagnole, ils auraient pu connaître une vague de suicides digne de celle « vécue » par les Japonais à la fin de la Seconde Guerre Mondiale.

Et puis tous ces débats entre journalistes qui ne sont pas médecins, mais regrettent de ne plus jouer au « Docteur Maboul ». Sur Europe 1, Anne Roumanoff reconnaît les limites de ses compétences scientifiques avec humilité puisqu'elle fait intervenir... une voyante ! *Oh my God*, l'heure est grave... Pour y avoir laissé l'équivalent d'une Dacia (et flambant neuve!), je savais que la plupart des médiums n'étaient que des « prometteux de bonjour », comme on dit dans le Nord. En tout cas, on peut, sans trop se tromper, prédire les trois professions qui vont faire fortune quand on pourra enfin sortir et revenir à la civilisation : les avocats, les pys et les coiffeurs. Les avocats parce que, finalement, l'amour ne dure que trois semaines de confinement, les pys puisque l'on va tous finir dépressifs et alcooliques, avec des parents au regret

d'avoir créé de monstrueux enfants-rois, et les coiffeurs bien sûr, chargés de réparer tous ces attentats capillaires auxquels nous nous serons livrés.

Je vais faire la cynique mais quand chacun comptera ses morts, il sera intéressant de voir qui aura fait le plus de victimes entre le Corona et son confinement, à l'heure où l'on nous promet un retour à la misère de 1929. Nombreux seront ceux qui crieront : « le confinement m'a tuER ».

On pensait que c'était un choix entre la vie humaine et la vie économique, « quoi qu'il en coûte », il avait dit Manu. Mais, finalement, c'est juste un choix entre la vie humaine du « jour d'avant » et celle du « jour d'après ». Certains y voyaient déjà un châtement divin et allaient rechercher leur bon vieux Nostradamus. Ils y trouveraient sûrement un vers qui parlerait de couronne et qui avait déjà servi pour l'éventuel retour de Jésus.

En réalité, nul châtement divin. Les hommes rejettent toujours la responsabilité de leurs malheurs sur une force supérieure alors qu'ils en sont leurs propres et seuls artisans. Vilain coronavirus : le Déluge version 2020 ? Il eût peut-être seulement fallu écouter les mises en garde et arrêter d'aller chasser sur leurs terres les bêtes sauvages. Quand on y pense : mourir à cause d'un lézard géant aux écailles d'or vendu sur un marché aux virus...

Deux semaines de confinement et on marchait déjà sur la tête ! Sérieusement, programmer sur les ondes une chanson de Christophe Maé disant : « je veux pas rentrer chez moi/ j'ai rien à faire là-bas », à l'heure où la maison ressemble pour tous aux quatre planches d'un cercueil hermétique à la COVID 19, je crois qu'on a déjà mieux fait dans la vie...

Une personnalité distrayante et qui donne un peu d'espoir à tous au milieu de ce champ de ruines intellectuelles : le Professeur Polnareff de la médecine marseillaise, l'improbable Didier Raoult qui dépoussière le mythique OM/ PSG tant il est l'incarnation de cette bonne vieille rivalité entre la capitale et la planète olympique. N'oublions pas non plus un retour en grâce qui fait plaisir à voir, celui de Roselyne Bachelot qui pourrait bien faire

mieux que la réhabilitation de Dreyfus. Elle est quand même passée du Grand Prix de la Gaspilleuse de l'année 2009 à Miss Cassandre-Coronavirus ou, plus politiquement correct, Celle qui a eu Raison avant tout le Monde.

Grâce à Dieu, j'ai limité la casse en matière de pollution cérébrale : j'ai eu la bonne idée de quitter tous les réseaux sociaux depuis plusieurs mois et de ranger « la Fille aux Selfies » au placard. Je n'imagine même pas le carnage sur Facebook où les imbéciles pétris de certitudes ont pris le pouvoir, et où il est impossible d'avoir raison, seul contre tous.

L'unique point positif est que l'humanité semble avoir redécouvert la propreté. En la matière, les Portugais sont des visionnaires : trois ans avant le covid, j'avais fréquenté quelques jours un hôpital dans le Sud du pays. Un seul leitmotiv placardé sur tous les murs : « higienisar as suas mãos »¹. Ah bah aujourd'hui, on « hygiénise » à tour de bras ! Étonnant que ce mot ne soit pas davantage revenu sur le devant de la scène ... S'ils pouvaient être aussi visionnaires pour le reste ! Ils étaient tous beaux dans cet hôpital, des médecins aux kinés en passant par les aides-soignants. Et puis, leur dénomination, c'était autre chose : les orthophonistes sont, par exemple, des « thérapeutes de la parole ». Y a pas à dire, ils s'y connaissent pour upgrader les gens en un tour de langue ! Nous avons pu assister avec mon frère au roulement du personnel, ultra chic, une vraie relève de la garde, un ballet très bien organisé de petits pas feutrés.

Le Jour 1 du confinement, ce fut un peu comme le Nouvel An : tu es plein d'ambition et de résolutions, et finalement, tu te retrouves assommé et anesthésié par la bouffe sur ton canapé. J'ai épuisé toutes les séries Netflix et je n'ai fait qu'une bouchée de la saison 4 de la *Casa de Papel*, plus invraisemblable que jamais. Sérieusement, Tokyo qui sait faire une opération du poumon après quelques semaines de formation avec le Professor, c'est vraiment

1. « hygiéniser » vos mains.

lui qu'il faut à nos pauvres élèves pour sauver ce printemps 2020. À ce rythme-là, on expose tous les classements PISA le 3 juillet. Quand je me suis rendu compte que moi aussi, je pouvais désormais avoir un nom de ville, à soulever mes rideaux pour observer mes voisins comme l'un de ces braqueurs légendaires, je me suis dit qu'il était temps d'arrêter la télé.

J'ai squatté Napster et j'ai fini en imaginant la playlist du confinement. Les premières phrases d'*I Will Survive* me semblèrent une magnifique entrée en matière : « At first I was afraid, I was petrified ». Elle ne pouvait pas faire l'impasse sur du Céline Dion avec *All by Myself* (et puis essayer d'atteindre ce fameux « fa », ça m'a occupée longtemps avant le renoncement). Je crois que c'est au moment de conclure la sélection que j'ai appris qu'on se reprenait deux semaines d'isolement supplémentaires et que la peine serait probablement encore rallongée après cela. Philosophe, j'ai ajouté *Show must go on*. J'ai alors pensé au ménage, mais, après toute une journée à faire briller le logis comme un sou neuf, le confinement a fait une première victime à la maison : mon aspirateur. Il a fait un petit bruit d'explosion que n'aurait pas renié un pétard du 14 Juillet et puis plus rien, nada. Il n'a pas voulu être réanimé.

Comme tout le monde, j'ai mis à profit mon imprimante pour fabriquer mes attestations de sortie. Objectif : prendre l'air pour éviter de prendre racine. C'était drôle de découvrir sous un nouveau jour l'Humanité. Certains se sont inventé une vie, simulant une soudaine addiction au sport. On les reconnaissait tout de suite, soufflant comme des bœufs et crachant leurs poumons (et ce, en l'absence de tout corona). J'ai quand même pu mesurer, jour après jour (il y en a eu tellement), les progrès de mon jeune voisin, passant de l'élève de sixième terminant à grand-peine son premier CROSS à Monsieur-qui-court-avec-une-haltère-dans-chaque-main-et-même-pas-mal ! D'autres se sont rappelé qu'ils avaient un chien et une laisse qui n'avait jamais servi. Pauvres bêtes qui en ont eu vite plein les pattes des promenades dix fois par jour et des entraînements dignes de ceux des chiens de traîneau en Alaska.

Ces petites balades m'ont vite donné bonne conscience et j'ai plongé à « corps perdu » (c'est le cas de le dire) dans l'application Chefclub et son offre de bienvenue à plus cinq kilos... Le confinement me rajeunissait : il me rappelait mon année de maîtrise passée sur un canapé à regarder tous les films de Hitchcock, une année passée à m'engraisser. Quand bien même la sorcière d'Hansel et Gretel m'aurait séquestrée, j'aurais été incapable de passer la main à travers les barreaux de ma prison non dorée.

Enfin bref, j'ai finalement décidé d'écouter et de suivre les bons conseils de Manu : « lisez », nous avait conseillé le Président. Il y a du Montesquieu en lui, la sagesse du XVIII^e siècle qui nous disait n'avoir « jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé ».

Je me souviens, c'était le Vendredi Saint, et à en croire cette odeur de barbecue flottant dans les airs avec sa farandole de viandes grillées, le monde enterrait Jésus une seconde fois. Les miracles, apparemment, plus personne n'y croyait. J'ai donc tout éteint et tout débranché. Beauté du silence. Me voilà seule face à la grande question : que lire ? En ces temps obscurs, me tourner vers un roman « feel good » ? Vous savez ? Ces romans pétris de bons sentiments censés nous faire l'effet d'un téléfilm de Noël. À moins qu'il n'ait été écrit par un rescapé de Wuhan, confinement made in China, j'ai peur de ne pas le trouver très crédible... Peut-être une œuvre sortie du droit de la « chick-lit », cette « littérature pour poulettes » ? Au passage, je suis bien étonnée que cette appellation ait survécu au #metoo et que toutes les féministes de la planète n'aient pas encore crié haro sur le poulet...

Finalement, le mieux à faire en pareille situation, c'est encore de pouvoir se dire qu'il y a pire ailleurs, qu'on a la santé et que sa propre vie n'est finalement pas si catastrophique... J'ai donc décidé d'employer les grands moyens comme lorsque les braqueurs du Professor sortent leurs bazookas : j'ai dégainé mon édition de luxe de *Madame Bovary*, version La Pléiade ! Ah oui, rien de tel que la vie d'Emma B. pour nous dire que tout est finalement pour le mieux dans notre monde. Emma, je la fréquente depuis

mes seize ans et le bac français 1995. Certes, son histoire ne m'a empêchée de commettre de nombreux attentats sentimentaux envers moi-même, mais bon, je me suis toujours rassurée sur ma santé mentale en me disant que je n'avais pas encore atteint le dernier niveau du jeu de l'amour, version romantique dégénérée. Et puis, autant suivre les bons vieux conseils, ceux qui ont plus de deux millénaires d'âge : « qu'il est doux, depuis la terre, de regarder les autres galérer leur race sur la haute mer », disait Lucrèce. Bon, d'accord, ce n'est pas la traduction la plus académique, mais voilà qui retranscrit au mieux l'état d'esprit général.

Conclusion : relire l'histoire de cette chère Emma en la laissant vivre sans procuration ses déboires à elle ne pourra que me faire le plus grand bien à moi.

Bye bye Corona ! Normandie du XIX^e siècle, me voilà !

Gustave, dessine-moi une Emma !